

Louis BOUMAL

Poèmes en deuil

« C'est bien la pire peine
De ne savoir pourquoi
Sans amour et sans haine
Mon cœur a tant de peine. »

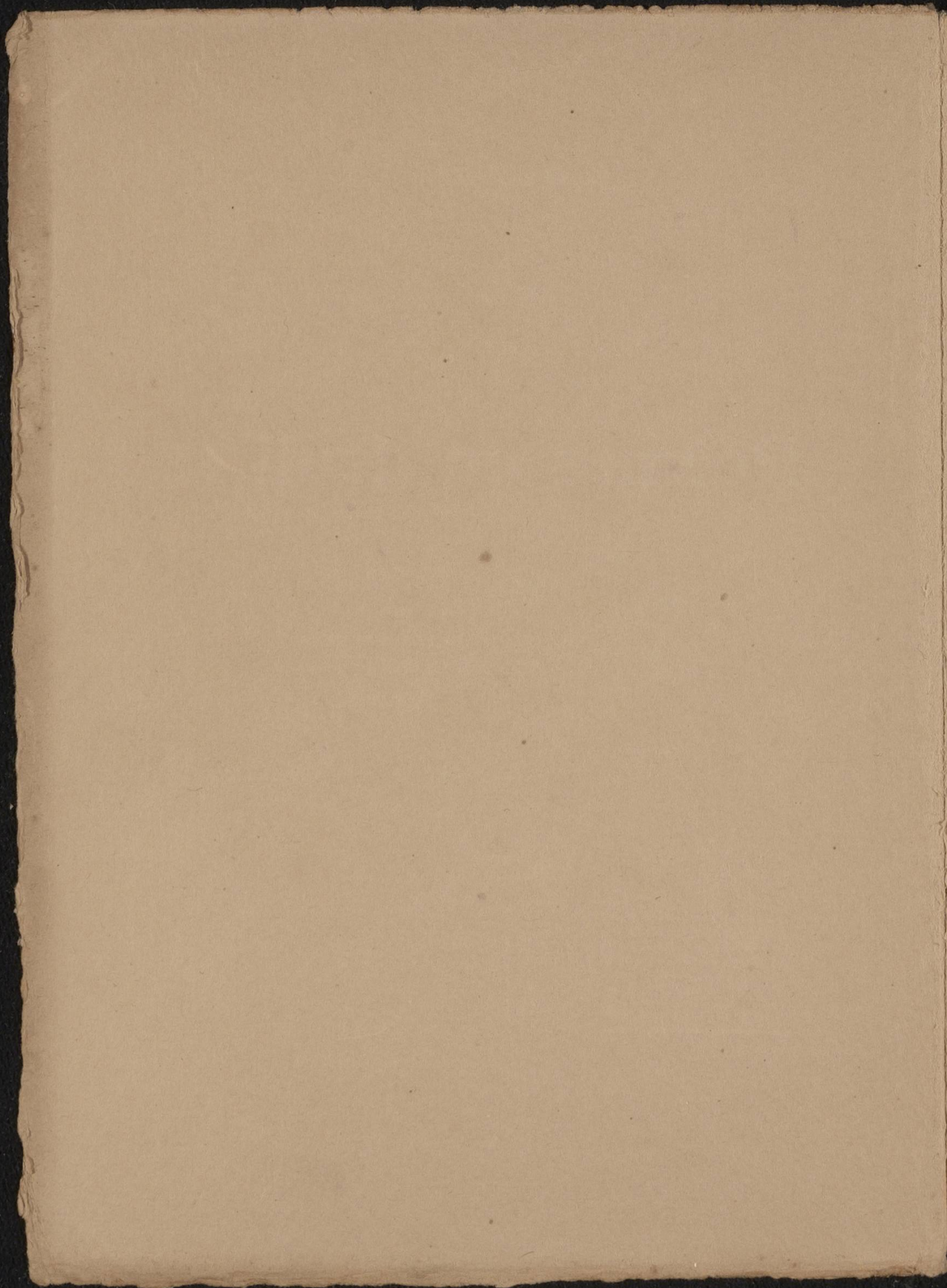
VERLAINE

SOC. AN. IMPRIMERIE —

H. VAILLANT-CARMANNE

RUE ST-ADALBERT, 8 —

LIÈGE — 1910 — + + + +



ML
A
2928

Pour Mère

En mémoire.

Poèmes en deuil

« C'est bien la pire peine
De ne savoir pourquoi
Sans amour et sans haine
Mon cœur a tant de peine. »

VERLAINE

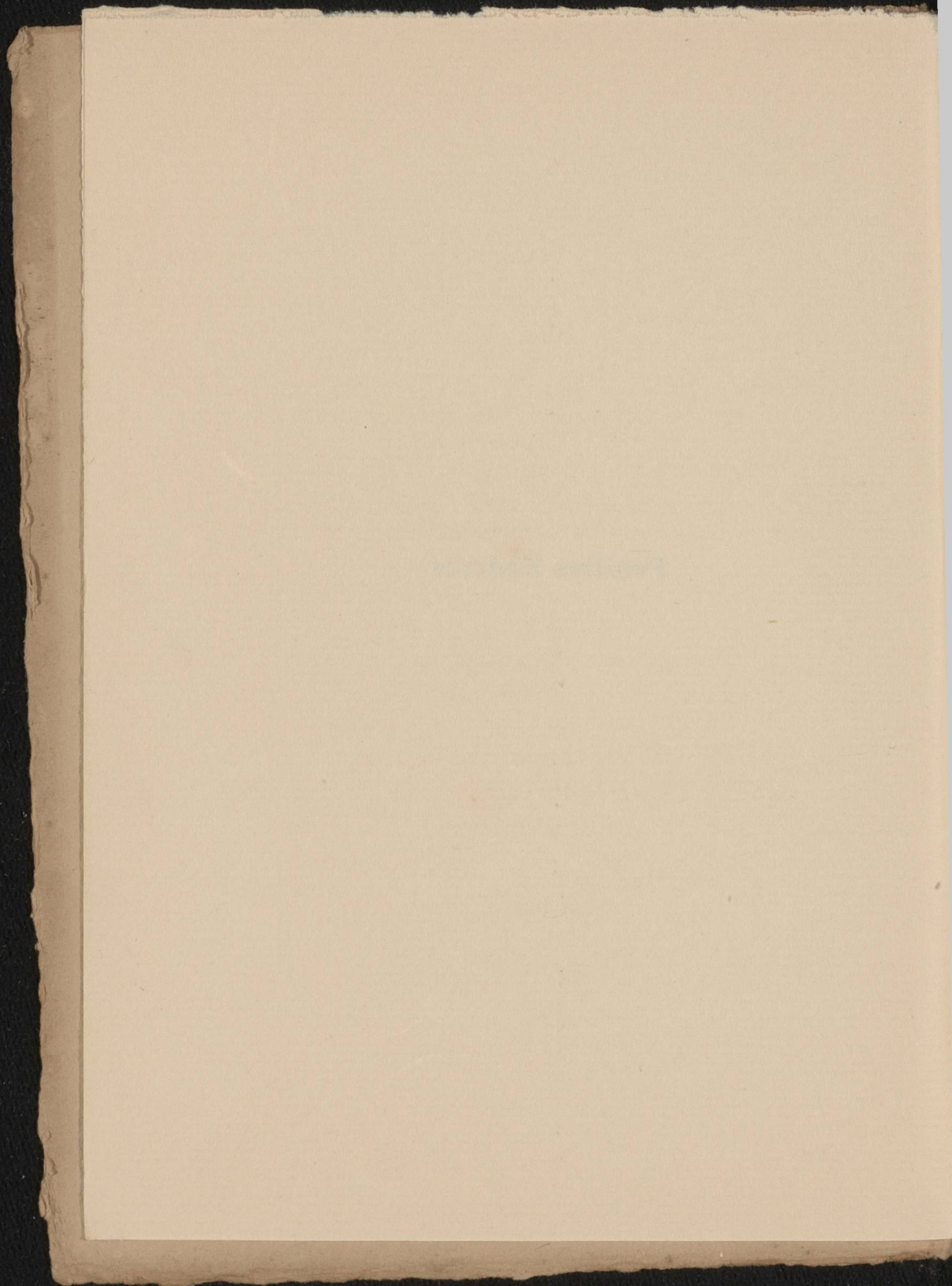
LIÈGE

IMPRIMERIE H. VAILLANT-CARMANNE

(Société anonyme)

8, Rue Saint-Adalbert, 8

—
1910



Art Poétique

Il faut dire ta peine ou ta joie simplement,
Et vivre d'idéal en écartant la haine.
Il faut brûler la page où l'immoral se traîne,
Et porter l'art en soi comme un pieux ferment.

Il faut croire et scander le rythme des prières,
Rêver non pour la Mort, mais pour l'Éternité.
Tu pourras cependant par les clairs soirs d'été
Poursuivre des clartés fuyant sur les rivières.

Écarte ton chemin de l'homme qui blasphème.
Puisqu'en ton âme chante un peu de l'infini,
Penche-toi sur sa voix et laisse, recueilli,
L'écho de sa chanson venir à ton poème.

Sous un Cœur Rouge

Mon pauvre cœur est rouge aussi,
Rouge des blessures anciennes ;
Et, du plus loin qu'il se souviene,
Mon pauvre cœur est rouge aussi.

Qui donc en ses mains l'a pétri
Pour qu'il soit vieux avant la vie,
Mon pauvre cœur au fond de lie ?
Qui donc en ses mains l'a pétri ?

Qui la première l'a meurtri
Pour qu'il ait saigné goutte à goutte
Ses jeunes rêves jusqu'au doute ?
Qui la première l'a meurtri,

Pour qu'il ait gardé du mensonge
La terreur, au point de douter
Des larmes quand il voit pleurer,
Mon pauvre cœur que la mort rouge ?

Les Intrus

Ils étaient arrivés du pays des chimères
Avec, au fond des yeux, des rayons de soleil.
Et leur amour tranquille et pur comme un sommeil,
Auréolait leur front de calme et de mystères !

Leurs lèvres murmuraient de mystiques prières
Dont les sens échappaient aux langages humains ;
Et pour les désigner on brandissait des mains,
Et pour les effrayer on leur jetait des pierres.

Puis on ne revit plus les tendres amoureux
Promener sous le ciel leur couple taciturne.
Pour rêver au pays des songes bienheureux,
Leur âme s'envola dans un rayon de lune.

Retraite Mystique

O mon âme, il nous faut revenir en nous-mêmes,
Et, nous sacrifiant, quitter ceux qui nous aiment,
Et s'enfermer en soi tout comme en un couvent.
Venez, que je vous mène hors du monde et du vent
Des mauvaises passions et tristes habitudes.
O mon âme venez, en cette solitude
De bois ensoleillés pleins d'un meilleur bonheur
Que celui des humains plaisirs, tueurs de cœurs.
Venez : en cet exil pieux au loin du monde,
Les bois ont des fraîcheurs que nulle tête blonde
N'offre aux lèvres qui s'y plongent, et les oiseaux
Ont des chants merveilleux, et les bruyantes eaux
Sous les feuilles passant ont la clarté sereine
De l'âme d'une vierge où les vertus sont reines.
Écoutez le silence aux mots mystérieux,
Plongez dans l'idéal les regards de vos yeux,
Et quand vous reviendrez de cette solitude,
Mon âme, vous saurez toute mansuétude.

Nuits Provinciales

A Paul Magnette

Quels soirs de volupté bercent sur les provinces
Le sommeil des maisons qui regardent dans l'eau
Fuir leurs toits allongés — muets et lents bateaux
Où résonnent encor les longs angelus minces ?
Petites villes à pignons, joujoux d'enfant,
Que coiffent des forêts et qu'arrosent des fleuves.
Villes de brumes et pareilles à des veuves
Qui trembleraient toujours aux tumultes du vent ;
Douceur des lampes qu'on allume, et qui promènent
Aux vitres des maisons leur lente clarté d'or ;
Silence des salons où le rêve s'endort ;
Cigares et lotos que tous les soirs ramènent ;
Oh, la province bonne et tendre au cœur meurtri !
Tranquillité des cœurs et des pas. Solitude.
Geste patriarcal qui règle l'habitude.
Ruisseau qui fuit ; chanson qui va ; verger fleuri ;

Bruissement des carillons mélancoliques,
Centenaires et lents au front des basiliques,
En sorte que l'on sent pénétrer dans son cœur
Un envahissement de paisible bonheur.
O soirs profonds et doux comme un regard de femme
Et qui faites vibrer tant d'amour en mon âme,
Au souffle revenu des siècles anciens
Et dont le rythme encore aux beffrois aériens
Vibre et plane, ou soudain se meurt en vocalises,
Soirs qui faites de l'ombre aux pignons des églises
Et laissez du soleil d'amour au fond des yeux,
Je vous aime pour tous les mots mystérieux
Dont vous seuls apaisez la peine de mon âme,
O soirs profonds et doux comme un regard de femme !

La Petite Reine du Brouillard

Laitreuse, et pâle, et monotone,
Petite reine du brouillard,
Je traîne aux chemins de l'automne
Un songe anxieux et blafard.

Ou, vaporeuse et diaphane,
Émergeant des roseaux la nuit,
Je suis le rêve qu'on poursuit
Toute la vie, et qui se fane.

Ma robe blanche et d'illusions
Tisse de l'ombre et poétise
Les pignons ajourés d'église
Où se balancent des visions.

Et rien n'est doux comme la brume
Où je forme, en claquant des dents,
Des spectres nus et se fondant
Avec la nuit qui monte et fume.

Mystérieuse, je construis
Des abris sûrs aux confidences ;
Aux maisons, étouffant les bruits,
J'ourle d'ouate les silences.

Je fais les arbres ruisselants
De gouttes d'eau qui s'effilochent
Et je tamise l'air des cloches
Aux clochers tintinnabulants.

Et j'écoute les poitrinaires
Au souffle de mon brouillard bleu
Étreindre en leurs poumons en feu
La toux sourde et convulsionnaire.

Puis je m'éclipse dans le soir :
Et des fantômes que j'exhume
Il reste une impalpable brume
Qui monterait d'un encensoir
Imperceptible dans le soir.

Soliloque

A Jules Sottiaux

« A dix-huit ans tous les ciels
rient, tous les bois chantent, tous
les hommes sont bons et justes.
L'optimisme doit être la religion
des jeunes. »

(Jules SOTTIAUX)

I

« Bah ! Lorsqu'un cahier finit, on commence
Un autre volume en s'appliquant mieux.
Les récents écrits sont vite trop vieux.
De même, l'amour culbute sa danse.

II

Il importe peu qu'un destin subtil
Ait changé de main l'anneau du mariage !
Souvent qui commence n'a pas — l'eût-il
Désiré beaucoup — terminé l'ouvrage.

III

Ainsi disparaît le premier amour.
En l'abandonnant on croit perdre vie.
C'est si simple, au fond, qu'il faut qu'on en rie :
On change la rime en gardant le tour. » —

Tel fut le propos d'un vieux troubadour.

IV

Très grave il allait... De lentes béquilles
Servaient de soutiens à ses pas errants.
Le vent le glaçait dessous ses guenilles ;
Il avait — dit-il — dépassé vingt ans.

V

« Quoi ! — me direz-vous — vingt ans cet ancêtre ?
Ce déguenillé, qui n'a rien de l'être
Humain tel qu'on le rêve en ce temps-là ?
L'étrange hypotypose que voilà ! »

VI

Point, Madame, point ! On connaît la forme
Dont Horace veut que nous vêtissions
Notre idéal pour qu'on ait l'unisson.
J'expliquerai donc ce quatrain difforme.

VII

Il est un poète en horreur aux dieux,
Des gens et du monde objet de colère,
Pour sa redingote et sa voix sévère,
Sa cravate noire et ses longs cheveux.

VIII

Avec amertume, il écrit l'histoire
Des tristes chagrins qu'il a supportés ;
Pour lui ne sauraient luire les étés :
Son cœur est un vase lacrymatoire.

IX

Il ouvre les yeux, — il a tant vécu !
Il a mal au cœur, — lente cicatrice !
Il est amoureux, — Dante et Béatrice !
Il est sans talent, — c'est un grand vaincu !

X

On le rencontre, comme un vieillard blême,
Promenant son ombre et ses grands soucis.
Il n'a plus la force de dire : j'aime ;
Croyez-le malade, il répondra oui.

Et c'est ce poète qu'on voit ici.

XI

Rien d'extrême donc à ce qu'il réponde :
Tout est changement dans ce triste monde ;
Et qu'il agite de longs cheveux blancs,
Tel Tirésias, sur ses vingt printemps.

XII

Pourtant je ne puis croire ce blasphème.
Il est des serments que l'on sait tenir ;
Et les lèvres qui m'ont dit : je vous aime —
Dans l'heureuse nuit, n'ont pas pu mentir.

XIII

Non ! Les mots d'amour que nous échangeâmes,
Bondissaient en nous du fond de nos âmes ;
Ses regards tremblaient trop purs dans mes yeux ;
Trop de foi pleurait dans ses lents aveux !

XIV

— Je ne sais pourquoi j'ai laissé ma plume
Écrire ces vers malgré mon vouloir.
L'heure est écoulée, et le clair de lune
Berce maintenant son blanc nonchaloir.

XV

Je cesse de me persifler moi-même.
On m'a dit de rire et je l'ai tenté ;
Je sens qu'à ce jeu mon cœur devient blême,
Et j'aurais mieux fait de ne pas chanter.

XVI

Car, malgré les mots qu'aujourd'hui je trace,
Et qui semblent bien sourire un peu trop,
N'entendez-vous pas ma plainte qui passe
En un douloureux et triste sanglot ?

Soir

La nuit divine flotte aux branches des grands arbres
Où la brise module un air indéfini.
Les chemins, dirait-on, mènent à l'infini,
Et l'ombre doucement drape le nu des marbres.
Apaisements. Mystère étrange et doux des pas
Qu'étouffe sur le sol un bruit de feuille morte.
Souvenirs désuets, et que l'automne apporte
En sa brume pareille à la mort des lilas.
Ce soir qui s'achemine au déclin de l'année
Berce un je ne sais quoi de douleur en son ciel,
Deuil indéfinissable et tristesse sans fiel,
Comme les yeux rêveurs d'une femme peinée.
Évoquant la caresse immense du printemps,
Qui frissonne aux bourgeons de la prime feuillée,
En sa brume frigide et sa couche esseulée
Il regrette les nuits nuptiales d'antan.

O, ce soir exhumant en robe d'améthyste
Le brouillard des jardins par où les amoureux
Passaient en unissant leurs couples langoureux,
Ce soir, comme il est doux et sombre, et qu'il est triste !
Quelquefois un soupir venu d'on ne sait où
Fait trembler dans le parc toute l'ombre entassée,
O si divinement mélancolique et doux
Qu'on dirait un soupir d'amante trépassée.
Ce soir confus où passe un souvenir d'avril,
Quelle voix le ranime à travers son silence ?
De quel regret sans fin ou d'infinie absence
Son cœur est-il en peine et se lamente-t-il ?
Est-ce de ne voir plus dans les rayons suprêmes
Le soleil au couchant noyer son geste d'or ?
Est-ce d'avoir couché dans le calme et la mort
Sous la glace des eaux les grands nénuphars blêmes ?
Serait-ce d'avoir vu tâtonner ce vieillard
En sa faiblesse étrange et sa marche incertaine ?
Ou cette fille allant vers quelque amour lointaine,
Svelte et douce, riant sous sa cape de laine,
Et qui toussait si tristement dans le brouillard ?

Chansons pour Ma Mie



La Mort des Rêves

Les rêves que l'on fait pendant les soirs d'automne
Meurent très doucement quand arrive l'hiver.
Ils sont si tristes et si las d'avoir souffert,
Les rêves que l'on fait pendant les soirs d'automne !

Si tristes et si las, par la campagne morne,
Dans leurs habits tissés de brouillards et de pluie,
Ils traînent un à un dans l'immobile nuit,
Les rêves que l'on fait pendant les soirs d'automne !

Qu'importe qu'ils n'aient pas l'éternité pour eux !
Qu'importe qu'aujourd'hui sur eux l'ombre se penche,
Puisqu'ils peuplèrent les cerveaux des amoureux,
Les rêves d'autrefois, avec leurs robes blanches !

Les Heures Bonnes

Les seules heures qui soient bonnes,
Paisibles, lentes, monotones,
Exquisement, les seules heures
Sans désespoir et qui demeurent,
Ce sont les heures de l'automne,
Paisibles, lentes, monotones.

Ce sont les heures à ton bras,
Bonnes et veuves d'amertume,
Divines, longues, que parfume
Un rêve étrange et jamais las.

Mais plus encor ce sont les heures
Au coin du feu, près des vieux livres,
Les heures lentes qui s'enivrent
Des idéals et qui demeurent
Les heures bonnes et sans leurres.

Petite Chanson Triste

Pourquoi dans vos grands yeux où de la lune glisse
Avoir la pâle et lente mélancolie
Des souvenirs que l'on oublie, —
Dans vos grands yeux où de la lune glisse ?

Pourquoi sur votre front que la mémoire plisse
Avoir la languide douleur
Des morts lentes et des fleurs
Qui dans la nuit pâlissent ?

Pourquoi vos sombres tresses
Semblent-elles dormir sur ma tête alourdie ?
— Des souvenirs que l'on oublie
On rêve dans vos sombres tresses ! —

La Naïve Chanson

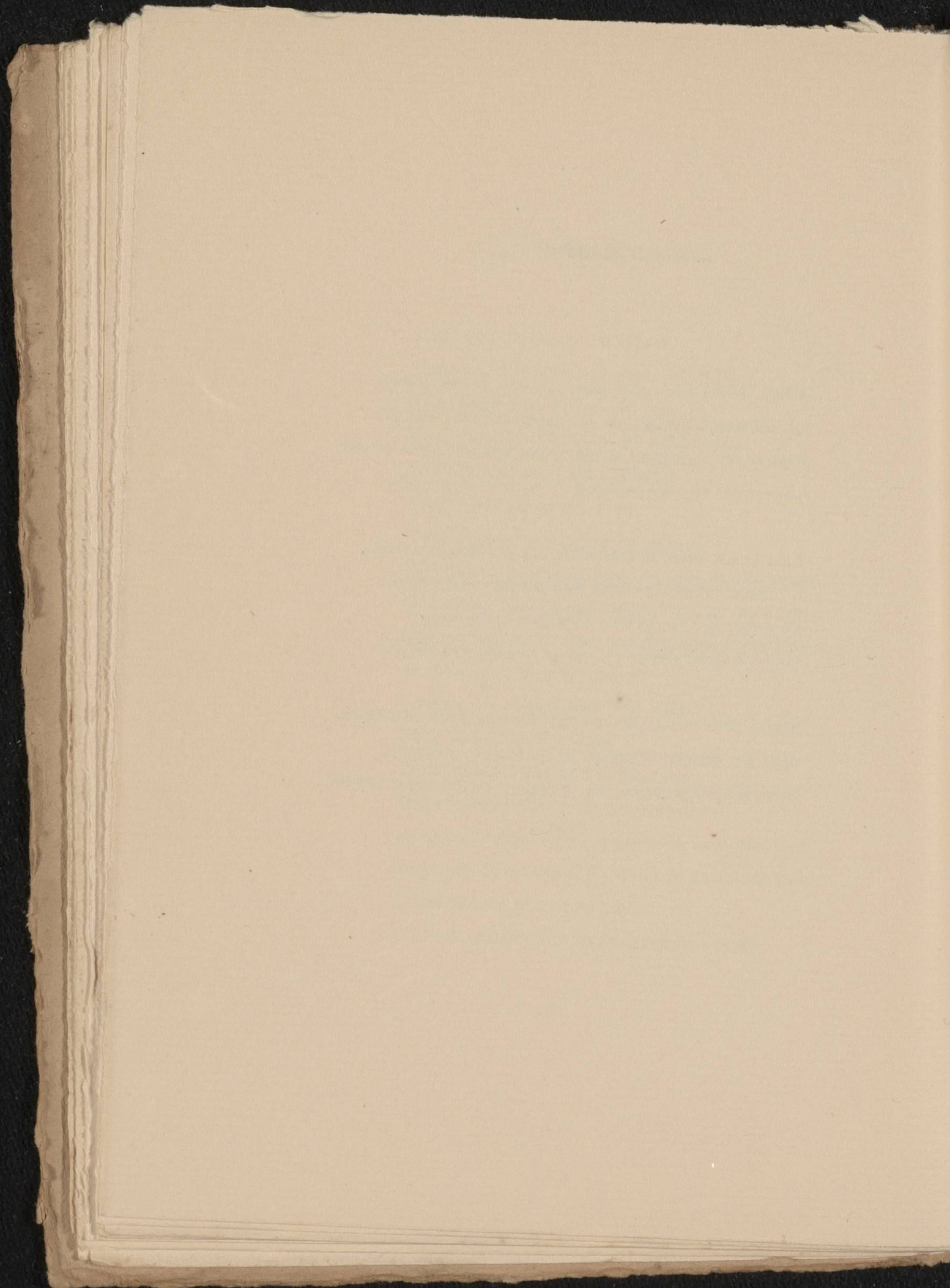
Bien-Aimée, oh, je voudrais
Dans tes cheveux des roses blanches,
Et comme une Vierge de grès,
Dans la chapelle, sous les branches,
Te déposer, pour qu'à genoux
J'égrène le chapelet doux
De mon amour humble et pieux.
Puisque je ne chéris que ton âme en tes yeux,
Que ce ne sont ni les désirs fous, ni les fièvres,
Qui me font embrasser mystiquement tes lèvres,
Je puis bien te prier aussi
Comme les Saints que l'on bénit.
Et je te garderais ainsi
Toute ma vie intacte et blanche
Dans la chapelle, sous les branches;
Et quand la Mort ferait geste de nous faucher,
Je joindrais avec toi les deux mains pour prier
L'Éternel de nous pardonner
D'avoir pieusement et longuement aimé.

Lied

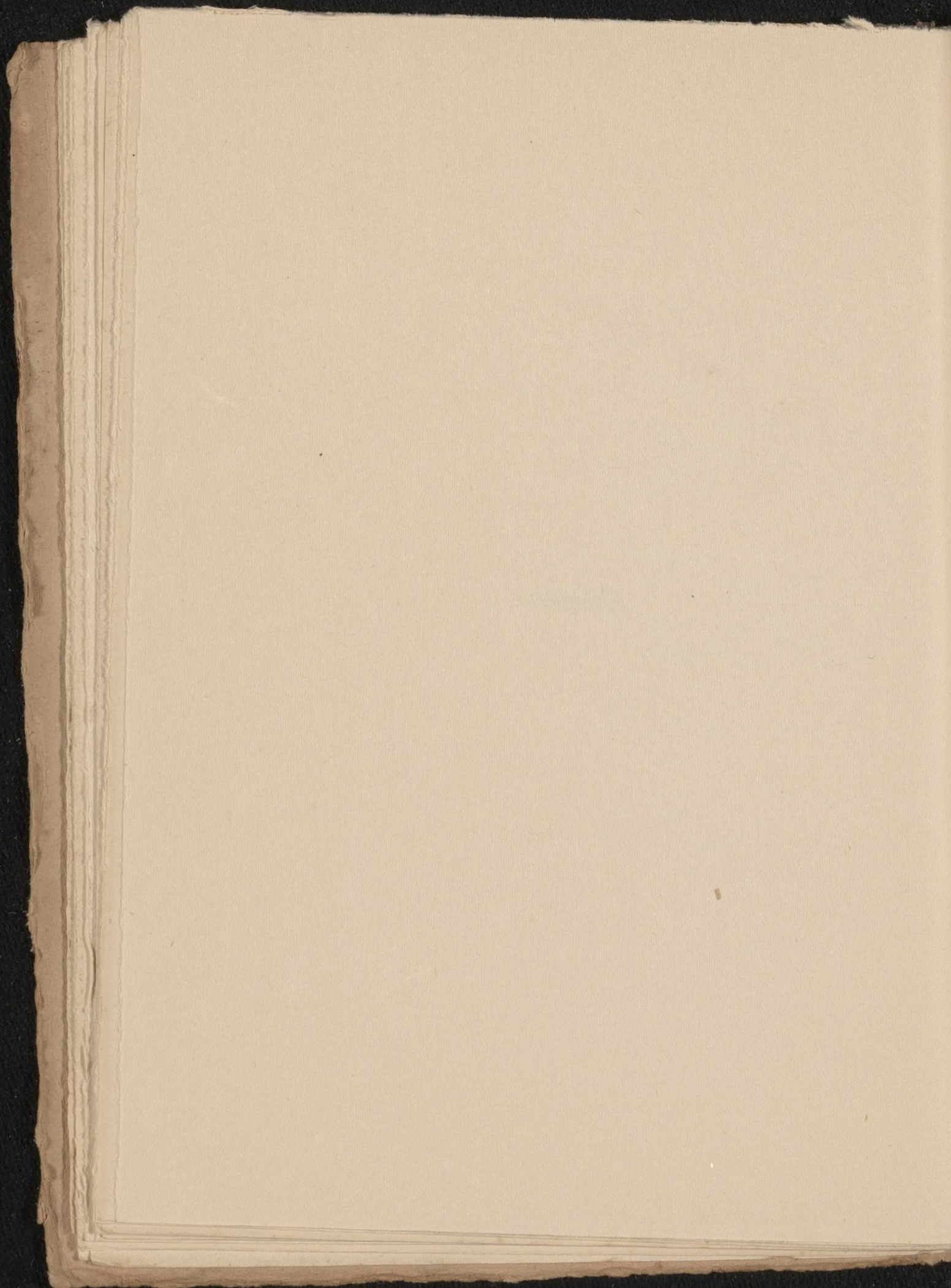
Allez ! Rien n'est plus doux qu'une parole amie,
Qu'un mot d'amour où se concentre de l'espoir.
Rien n'est plus doux qu'une voix tendre, dans le soir,
Lorsque le ciel est sombre et la lune endormie.

Très doux aussi le vent dans les jardins heureux,
Le chant triste des flots aux plages taciturnes,
Et douce est la clarté phtisique de la lune
Dans la profondeur calme et béante des cieux.

Mais, plus doux que le vent musant dans la ramée,
Que les propos d'amour et la vague rythmée,
Sont les doux yeux, les tristes yeux de mon aimée !



Élégies



Reste ici...

Dj'a pièrdou m' bia p'tit musicien...
A l' dicâce do bwès d' Vilé.
(Chanson Namuroise)

Reste ici. Le chemin tout à coup devient sombre,
Et dans les vergers gris, les arbres frémissants
Trainent sur le gazon trop de formes et d'ombre
En agitant au ciel leurs faites grimaçants.

Les yeux d'or des hiboux sous les feuilles méditent,
Et dans les bois il passe un souffle de terreur,
Au point que, dans la paix du soir, on sent la peur...
Les phalènes en rond s'arrêtent, interdites.

Reste. Les jardins noirs s'étendent au tournant.
Voici trembler au loin les lampes du village.
Appuye un peu sur moi ta tête et fais semblant
De n'avoir que du rire heureux sur ton visage.

Dis-moi quelque chanson très douce en ton patois —
Les patois ont des mots troublants comme les brises —
« Le Petit Musicien » ou « Le Temps des Cerises »
Ou chante ce poème où l'on parlait de toi.

Plutôt ne me dis rien. Laisse dans le silence
Faiblir à petits coups tes battements de cœur ;
Et, douce, apaise en toi le trouble de la peur,
Et que tes yeux fermés fassent déjà l'absence.

Puis tu retourneras à la frêle maison ;
Et les jours revenant, ternes et fatidiques,
Aviveront encore les airs mélancoliques
Des jardins et des bois à l'arrière-saison.

Et le calme t'aura reprise tout entière.
Menus propos. Heures à coudre au coin du feu.
Soirs à rêver. Moments à lisser ses cheveux,
Et longue promenade aux sentes familières.

Parfois tu reliras au livre commencé,
Sans savoir qui te plait, Baudelaire ou Verlaine;
Et ton rêve à mon rêve une nuit fiancé
Te fera souvenir, étrange, de ta peine.

Et moi je reviendrai quelque jour de soleil.
Tu serais pâle et douce avec ta robe blanche.
Les arbres seraient clairs d'avril, et les pervenches
Fleuriraient les chemins de leur premier éveil.

Les oiseaux chanteraient aux branlantes murailles,
Les bois se rempliraient de divines sonnailles,
Et ce serait le carillon des fiançailles.

Le Soleil calme endort...

Le soleil calme endort comme un chant de syrène,
Et la plaine ruisselle au mouvement des blés.
Dans les sillons ouverts, des oiseaux réveillés
Prennent leur vol trainant vers la clarté sereine.
Midi. Les champs lointains où l'on n'aperçoit plus
Les faucheurs, en chantant, couper les grandes gerbes.
Silence, et bruit léger frémissant dans les herbes,
Appel mystique et lent que tinte l'angelus.
Et parfois, se glissant aux portes de l'école,
Vers la place qu'évente d'ombre un marronnier,
— Rires et chants. Bruit sur les pierres de souliers. —
La file des enfants sème sa farandole.
Oh, quel regret subit, et quelle vaine idée
En ce mutisme ému de la paix des grands bois
Me pousse à joindre aussi mes chansons à leurs voix ?
Quel désir de laver ma pauvre âme évadée

Au ruisseau clair et pur d'un regard enfantin ?
Quel immense vouloir de faire le matin
Sur mon cœur qui serait jeune, et neuf, et mystique ?
Quel souffle à mon esprit porte, mélancolique,
Ce rêve inconsistant, et doux, et poétique ?
On ne retourne pas aux jardins morts des ans.
La brume sur les cœurs à la vingtième année
Bruine doucement ; et trop d'amour fanée
Déjà s'incline au fond des cœurs adolescents....

Toi, toujours : tes cheveux, et ta robe, et ta voix,
Peuplent ma solitude au sein même des bois.
Mon désir, comme une ombre à ma suite obstinée,
Chemine et tremble encore au déclin de l'année.
La chanson des enfants et mes songes fanés
Accompagnent au loin mes pas abandonnés,
Et je songe aux baisers que tu m'aurais donnés.

Voici vers les grands bois...

Voici vers les grands bois venir les chemins blancs,
Derrière les maisons branlantes du village,
Et la rivière au courant calme et doux qui nage
Et frôle de ses eaux les nénuphars tremblants.
Et voici les moulins qui tournent à coups d'ailes
Sur les talus où se disperse du soleil,
Et les vergers en fleurs, et dans le ciel vermeil
La cloche des troupeaux agitant ses bruits grèles.
Douceur de s'attarder aux détours des chemins,
À deux — t'en souvient-il ? — à la dernière année !
Tu portais cette robe brune enrubannée,
Et nous allions en paix, en nous tenant les mains.
Oh, ce souvenir doux ainsi qu'une caresse,
Dans la bise d'hiver comme il s'obstine encor !
Ce n'est plus qu'un fantôme étrange et qui s'endort,
Et fantôme pourtant il persiste et m'opresse !

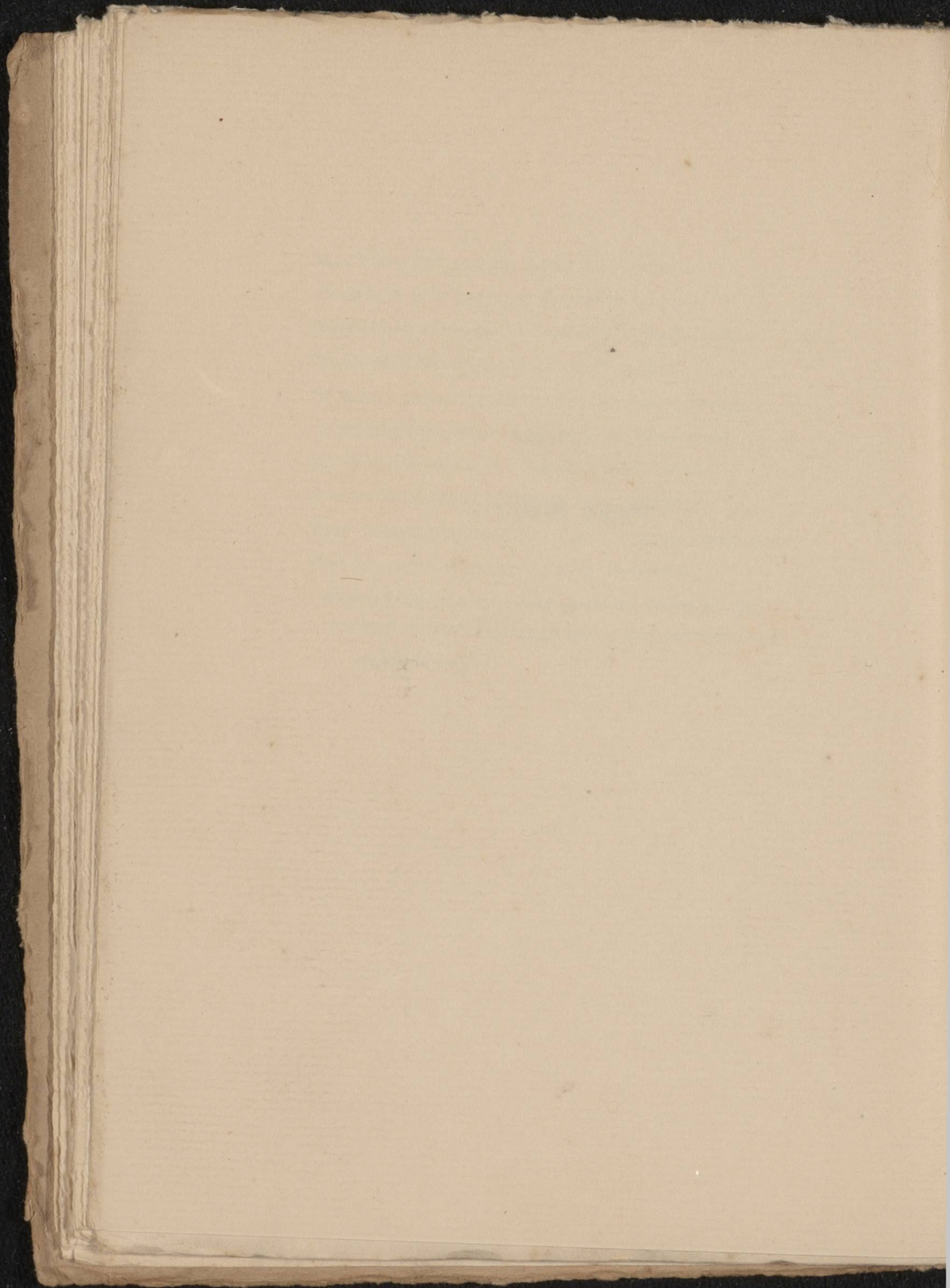
Tu me disais alors : « O mon ami, toi seul
Reposes dans mon cœur ; et ton nom sur mes lèvres
Revient à chaque fois dans mes tremblantes fièvres. »
Et de t'entendre ainsi frémissaient les tilleuls...
Les tilleuls qui berçaient d'ombrage la grand'route
Par où nous conduisions nos désirs d'infini ;
Et c'était doux ainsi que du Chérubini,
Et ton âme en mes yeux voulait se fondre toute.
Les pommiers étaient blancs, et les lilas rosés,
Les grands lilas d'amour qui tremblent aux murailles ;
Et puis — rappelle-toi — nous avons même osé
Debout sur un talus, qui croulait, de pierrailles,
Glaner branches et fleurs éparses de lilas !
Oh, ces chemins où nous nous perdions pas à pas,
Prolongeant les détours, et dans l'heure incertaine
Traversant des jardins et buvant aux fontaines !
Et nous étions exquisement heureux et las.
Puis, le soir descendant, une impalpable brume
Qu'exhalaient les grands bois comme un fleuve d'encens,
Répandit en douceur le trouble de nos sens ;
Et nous rêvions, sans nous causer, à l'amertume

De l'heure qui passait, et du désir enfui
Devant la mer immense et pure de la nuit.
Notre bonheur mourait comme une fleur fanée,
Lasse et faible déjà d'avoir vu la journée.
Et tandis qu'aux sentiers nous errions tristement,
Je poursuivais encor, des yeux, au firmament,
Un envol de pigeons — blanche tache effilée —
À tire d'aile et qui pâissait dans les cieus,
Et je songeais qu'un soir, ainsi, vers tes grand yeux,
Mon âme pure et calme et jeune était allée.

Pour Mère

« J'ai sù depuis ce temps que c'est mirage et leurre
Les sceptres d'or et les chansons dans la forêt. »

Jean MORÉAS



Ballade en Noir

J'écoutais marcher dans la chambre amie,
Et c'était le bruit doucement berceur
D'une mère amie aux yeux de douceur.
Ma souffrance était sa seule ennemie.
J'écoutais marcher dans la chambre amie.

Puis fut le silence, et le feu des cierges
Pâlement veilla, sur des linges blancs,
Celle qui m'aimait d'un amour tremblant.
Sa pâleur était la pâleur des vierges.
Les enfants priaient sous le feu des cierges.

Oh, pour me bercer, dans les nuits sans lune,
Mère, viendrez-vous chasser les douleurs,
Veillant mon sommeil et mes tristes peurs,
Joindre mes deux mains, et me redire une
Humble litanie dans les nuits sans lune ?

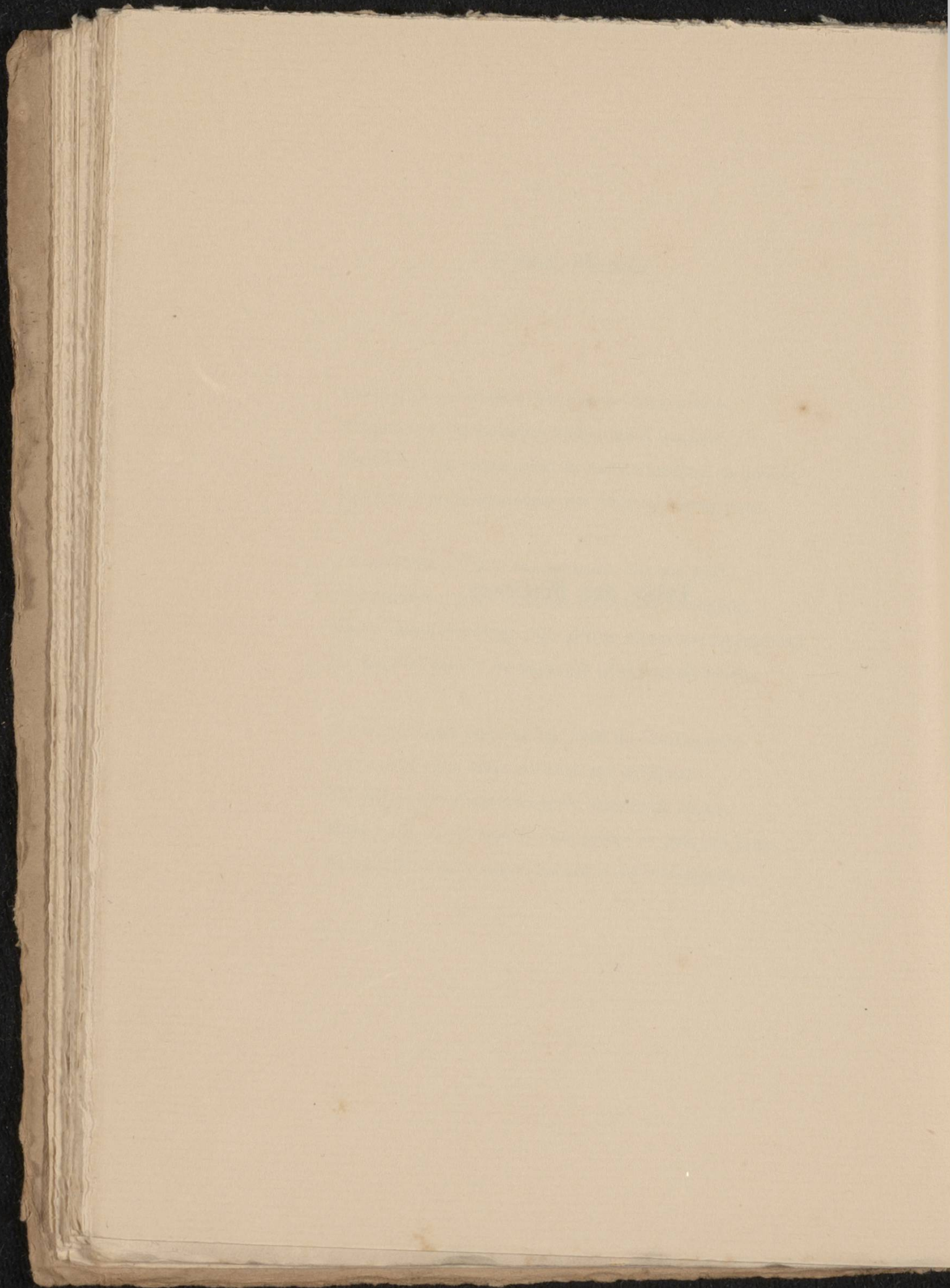
Filius Memor

Voici que je reviens frapper à votre porte,
À petits coups puisque vous êtes à dormir ;
Mais vous les entendrez, et vous viendrez m'ouvrir
Pour que mon âme dans vos bras se reconforte.

Je suis ainsi venu, doucement, chaque nuit.
Je heurtais ; mais vous ne fûtes pas réveillée.
Votre chambre avait l'air d'une chambre endeuillée,
Et dans le soir il ne montait plus aucun bruit.

Mère, je viens pleurer au seuil de votre porte.
Aux autres j'ai tenu secrète ma douleur ;
J'ai dit en souriant que mon âme était forte,
Mais vous savez que je suis jeune et que j'ai peur,
Et que je viens pleurer au seuil de votre porte.

Table des Matières



Feuilles Éparses :

Art Poétique

Sous un Cœur Rouge

Les Intrus.

Retraite Mystique

Nuits Provinciales

La Petite Reine du Brouillard

Soliloque

Soir

Chansons pour Ma Mie :

La Mort des Rêves

Les Heures Bonnes

Petite Chanson triste

La Naïve Chanson

Lied

Élégies :

Reste ici

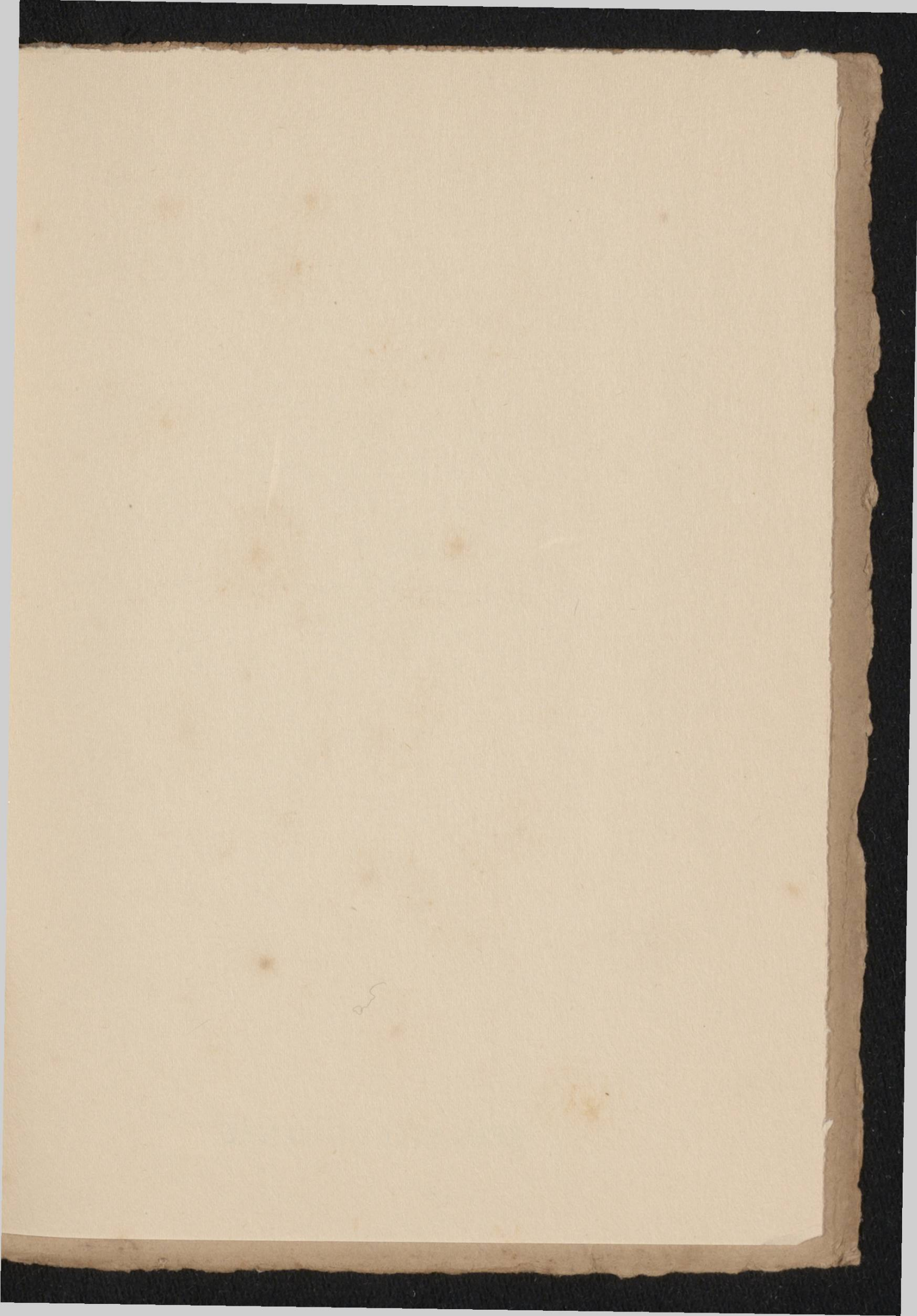
Le Soleil calme endort...

Voici vers les grands bois...

Pour Mère :

Ballade en Noir

Filius Memor



MUSÉE DE LA LITTÉRATURE

